

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

L. VACHER

A propos du nouveau census américain et de quelques dénombrements récents

Journal de la société statistique de Paris, tome 32 (1891), p. 320-330

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1891__32__320_0

© Société de statistique de Paris, 1891, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II

A PROPOS DU NOUVEAU CENSUS AMÉRICAIN ET DE QUELQUES DÉNOMBREMENTS RÉCENTS.

Nous sommes dans la période des inventaires démographiques : la France et l'Angleterre viennent de terminer leur recensement de 1891 ; l'empire allemand a procédé au dénombrement de sa population le 1^{er} décembre dernier, et les États-Unis nous font connaître les premiers résultats sommaires de leur census décennal du 1^{er} juin 1890.

Ce dernier dénombrement est certainement la plus vaste opération de ce genre qui ait été exécutée en aucun temps et dans aucun pays ; il porte, non seulement sur la population, mais aussi, aux termes d'un acte du Congrès des États-Unis, sur tous les éléments de la vie économique de ce grand peuple : fortune immobilière, industrielle et commerciale, étendue et production agricole, puissance des moteurs hydrauliques, électriques ou à vapeur utilisés dans l'industrie, revenus et dettes de la Fédération, des États, comtés et municipalités, développement de l'instruction publique, des voies ferrées et des télégraphes, etc. : c'est, en un mot, le dénombrement méthodique de toutes les forces vives de l'Union. Le 10^e census de 1880, déjà si complexe, avait coûté 4,591,596 dollars (22,957,980 fr.) ; ce chiffre sera certainement dépassé en 1890.

En attendant que paraissent les volumes où seront consignés les résultats définitifs de cette immense enquête, la direction du census publie, dans un bulletin périodique, les données provisoires que fournit le dépouillement des millions de fiches réunies au bureau central de Washington : c'est à cette publication que nous empruntons quelques-uns des chiffres qui suivent.

Le bulletin n^o 16, en date du 12 décembre 1890, fixait à 62,622,250 le chiffre de la population des États-Unis au 1^{er} juin 1890, mais ce chiffre s'est accru postérieu-

rement de celui du territoire d'Alaska non encore dénombré, soit 30,329 ; enfin du relevé de la population des tribus indiennes, soit 249,273. En ajoutant au chiffre du *Census-Bulletin* de décembre ces deux derniers éléments, on arrive à un total de 62,901,852, chiffre bien voisin de celui qui était annoncé dans le bulletin du 12 décembre dernier par M. Porter, directeur général du census.

Si l'on rapproche ce résultat de celui qu'ont fourni les dénombrements antérieurs, on constate que le census de 1860 donna un chiffre de 32,443,321 habitants, en sorte que, dans ces trente dernières années, la population des États-Unis a exactement doublé. Au recensement de 1880, on trouva 50,445,376 habitants : en dix ans, de 1880 à 1890, il y a un accroissement de population de 12,456,476 existences. Ce dernier résultat mérite que nous nous y arrêtions.

Une population ne peut s'accroître que de deux manières, ou par l'excédent des naissances sur les décès, ou par les apports de l'immigration (plus exactement par la différence entre les entrées et les sorties). Nous n'avons, sur le mouvement de l'état civil aux États-Unis, que des données incomplètes et tellement incertaines, qu'on ne sait pas, à un demi-million près, combien il y naît et combien il y meurt chaque année d'individus. Quant à l'immigration, on peut déterminer avec précision la part qu'elle prend à l'accroissement de la population des États-Unis, grâce aux relevés annuels qui en sont faits depuis 1820. Voici les chiffres qui se rapportent à la période 1880-1890. Le census ayant été opéré le 1^{er} juin, je n'ai inscrit pour 1880 et 1890 que la moitié des individus ayant émigré aux États-Unis dans chacune de ces deux années, de manière que l'ensemble forme une période de dix ans.

ANNÉES.	ÉTRANGERS arrivés.
1880 (six mois)	311,586
1881 (année entière)	743,854
1882.	764,283
1883.	615,660
1884.	500,488
1885.	360,252
1886.	416,075
1887.	538,243
1888.	546,060
1889.	452,122
1890 (six mois)	222,213
Total	5,470,836

Ce total comprend tous les étrangers débarqués dans les ports de l'Union ; il y a lieu d'en déduire les simples visiteurs, les étrangers venus sans intention de s'établir, et qui, d'après les relevés du bureau de l'émigration à Washington, forment, à très-peu près, les 5/100 de la masse des émigrants étrangers, soit 213,540. Ce décompte fait, il reste 5,197,296 individus qui représentent l'immigration vraie, celle qui prend racine dans le pays et contribue à l'accroissement de la population.

Alignons les chiffres suivants :

Population en 1890	62,901,852
Population en 1880	50,445,376
Accroissement	12,456,476
Moins immigration vraie	5,197,296
Excédent des naissances	7,259,180

L'excédent annuel des naissances sur les décès ressort ainsi à 725,918. Dans la Grande-Bretagne, cet excédent est de 650,000 individus ; en Allemagne, de 610,000 ; en Italie, de 312,000 ; en France, à cause de notre faible natalité, il se réduit à 61,000.

En somme, et sans qu'il soit besoin de prendre le pourcentage, on voit que les États-Unis ont un excédent exceptionnel de naissances sur les décès. Ce résultat peut tenir à une faible natalité, ou à une mortalité très faible, ou à l'action de ces deux causes réunies, comme on le voit en Angleterre, où il y a à la fois beaucoup de naissances et peu de décès.

Mais quel est le rapport des naissances aux décès en Amérique ? Nous l'ignorons absolument par suite de l'imperfection des relevés de l'état civil dans ce pays. Un démographe exercé, M. le Dr Billings, qui a mis en œuvre les éléments de statistique vitale dans le 10^e et le 11^e census (1), évalue à 756,000 le nombre des décès aux États-Unis, pour une population de 50,445,376 habitants, ce qui ferait ressortir le taux mortuaire à 15 p. 1,000.

Ce chiffre est indiscutablement trop faible. M. Holden, secrétaire d'État du Michigan (2), n'hésite pas à reconnaître que 63 p. 100 des décès ne sont pas rapportés. Si l'on admet cette donnée et qu'on l'applique à l'ensemble des États, il y a lieu de relever de 5.5 p. 1,000 le chiffre de M. Billings, ce qui porterait la mortalité à 20.5 p. 1,000.

Ce résultat paraît très vraisemblable, car il trouve sa confirmation dans des données recueillies à des sources officielles différentes. Les 18 ou 20 États qui ont établi des directions sanitaires (*Boards of health*) publient des relevés des décès qui paraissent soigneusement établis pour les agglomérations urbaines des États-Unis. La mortalité de ces agglomérations, qui varie dans des limites assez étendues (de 16 p. 1,000 à Chicago jusqu'à 26.5 p. 1,000 à la Nouvelle-Orléans), se résume dans une moyenne de 23 décès pour 1,000 individus agglomérés. Or, c'est un fait d'observation qui se vérifie sur notre continent, que la mortalité des villes est d'environ 2 p. 1,000 plus élevée que dans l'ensemble du pays, en sorte qu'on est amené ainsi à fixer le taux des décès aux États-Unis à 21 p. 1,000, proportion qui diffère bien peu de celle qu'on obtient en utilisant la correction de M. Holden.

Avec une mortalité de 21 p. 1,000 pour une population de 62,901,852 habitants, on peut admettre comme très probable un chiffre annuel de 1,320,901 décès et, par suite, de 2,046,819 naissances, ce qui fait ressortir la natalité à 32.5 p. 1,000.

En dix ans, avons-nous dit, la population des États-Unis s'est accrue de douze millions d'individus. Comment se répartit entre les divers États cette énorme plus-value ? L'accroissement dû au mouvement des naissances et des décès pouvant être considéré comme uniforme et proportionnel à la population des États, c'est surtout l'émigration qui, en se portant ici ou là, détermine le développement rapide ou lent de la population. Or, le courant immigratoire, venant surtout d'Europe, aborde presque exclusivement les États-Unis par le littoral de l'Atlantique. La côte occidentale du Pacifique n'en reçoit qu'une proportion insignifiante. Sur 461,346 immigrants arrivés en 1884 et classés par port de débarquement, on n'en compte que

(1) 10th census. — *Vital-statistics*.

(2) Sixth annual Report vital statistics of Michigan, p 158.

1,528 à San-Francisco en Californie ; le reste se répartit ainsi entre les ports de l'Atlantique :

New-York	322,781	Huron	20,418
Boston.	31,491	Philadelphie	19,044
Baltimore	30,742	Nouvelle-Orléans	2,954
Détroit.	22,594		

Ainsi, le grand courant d'immigration pénètre aux États-Unis par la côte de l'Atlantique et par la partie nord de cette côte ; c'est là que se sont établis les premiers colons, c'est là qu'ils continuent d'affluer et que la population continue de s'accroître. Ce sont donc les États du Nord, situés le long de l'Atlantique, Massachusetts, New-York, Pennsylvanie, et ceux qui forment la zone intérieure limitrophe, Illinois, Ohio, Michigan, Missouri, etc., qui ont la plus forte augmentation ; en voici le résumé par grandes divisions géographiques :

	POPULATION		ACCROISSEMENT	
	en 1880.	en 1890.	absolu.	p. 100.
Division Nord-Atlantique	14,507,407	17,401,545	2,894,138	19.95
— Sud-Atlantique	7,597,197	8,857,920	1,260,723	16.59
— Nord-Central	17,364,111	22,362,279	4,998,168	28.78
— Sud-Central	8,919,371	10,972,843	2,053,522	23.02
— Ouest-Pacifique	1,767,697	3,027,613	1,259,916	71.27

Si l'on considère la densité de la population, on trouve qu'elle a subi les variations suivantes dans l'intervalle des deux derniers censuses. Pour les États de la division Nord-Atlantique, il y a accroissement de 7 à 20 habitants par kilomètre carré ; dans l'État de New-York, la densité varie de 40 à 47 par kilomètre carré ; dans le Massachusetts, de 83 à 106 ; dans Rhode-Island, de 86 à 106. Dans la division Nord-Central, il y a accroissement de 2 habitants par kilomètre carré, et dans la division de l'Ouest-Pacifique, l'accroissement de densité n'est plus que de 1 habitant par 10 kilomètres carrés.

En somme, et pour l'ensemble du vaste territoire des États-Unis, la densité moyenne, qui était de 7 habitants par kilomètre carré en 1880, est montée à 8 en 1890. On voit quelle large marge est encore ouverte à la colonisation dans ce pays. A supposer que le courant immigratoire actuel gardât toute son intensité, qu'aucun phénomène économique imprévu, ce qui est assez peu probable, ne vînt troubler cet accroissement régulier, et que la population continuât de doubler tous les trente ans, il s'écoulerait près de cent cinquante ans avant que la population fût aussi serrée aux États-Unis qu'en Angleterre et en Belgique, où la densité est de 200 habitants par kilomètre carré.

Accroissement de population dans les villes.

Ce qui frappe surtout dans le développement de la population des États-Unis, c'est le rapide accroissement que prennent les agglomérations urbaines. Nous en

donnons ici le tableau pour les villes de plus de 200,000 habitants, en plaçant en regard les relevés semblables pour quelques pays de l'Europe, d'après les derniers recensements.

États-Unis.

	1880	1890
New-York	1,206,299	1,513,501
Chicago	505,185	1,098,576
Philadelphie	847,170	1,044,894
Brooklyn	566,663	804,377
Baltimore.	332,313	433,547
Saint-Louis	350,518	460,367
Boston	362,439	446,507
Cincinnati	255,139	296,309
Buffalo.	155,134	254,457
Pittsbourg	156,389	238,473
Cleveland.	160,146	261,546
Nouvelle-Orléans	216,090	241,995
Millwaukee	115,587	203,979
Washington.	143,293	228,160
San-Francisco	233,959	297,990
Détroit.	116,340	205,669

Angleterre.

	1881	1891
Londres	3,815,544	4,211,056
Liverpool.	552,508	518,000
Manchester	462,303	505,300
Birmingham	400,774	429,200
Leeds	309,119	367,500
Sheffield	284,508	324,200
Bristol.	206,874	221,700
Bradford	194,495	216,300
Nottingham	186,575	217,000

Empire allemand.

	1885	1890
Berlin	1,315,287	1,574,485
Hambourg	449,606	715,170
Leipzig.	289,252	353,272
Munich.	261,981	344,899
Breslau	299,640	334,710
Cologne	239,510	282,537
Dresde.	246,086	276,085
Magdebourg.	159,520	200,071

France.

	1886	1891
Paris	2,260,945	2,427,000
Lyon	376,613	405,000
Marseille	360,099	391,000
Bordeaux	221,305	234,000

Pour les agglomérations de plus de 200,000 habitants, l'accroissement en dix ans aux États-Unis est de 40.5 p. 100, tandis que, pour l'ensemble de la population, l'augmentation n'est que de 24.8 p. 100. De 1870 à 1880, la progression pour les villes n'avait été que de 33.5 p. 100. L'accroissement, comme on voit, augmente à mesure que les agglomérations deviennent plus fortes, conformément à la loi formulée par M. Levasseur : que l'attraction des groupes humains, comme celle de la matière, est en général proportionnelle à la masse.

L'accroissement paraît encore plus considérable pour les grandes villes de l'empire allemand; mais il y a lieu de tenir compte de ce fait qu'entre les deux recensements de 1885 et 1890, de grandes communes et même des villes populeuses ont été incorporées dans l'agglomération principale : c'est ainsi que Hambourg a absorbé Altona, soit une population de près de 150,000 habitants. Au surplus, les chiffres inscrits dans notre tableau ne sont que provisoires et pourront subir quelques modifications ultérieures.

Le peuplement des solitudes du Far-West et des grands États déserts situés vers le littoral du Pacifique donne lieu à une remarque intéressante. Tandis que, sur notre vieux continent, les courants immigratoires anciens ont suivi les vallées et se sont fixés le long des fleuves, *ces chemins qui marchent*, en Amérique c'est le long des voies ferrées, *ces chemins qui courent*, que se fait la colonisation et que les nombreux essais d'émigrants viennent s'établir. On voit surgir ainsi sur tous les points de l'immense réseau ferré qui couvre les États-Unis, des stations affublées de noms étranges, indiens, irlandais, allemands, polonais, suisses ou français, qui, en quelques années, deviennent des villes importantes. Un des derniers bulletins publiés par la direction du census nous apprend qu'on a recensé, en 1890, 443 villes comptant au delà de 8,000 habitants, et pour 134 de ces villes, de création récente, l'accroissement dépasse 75 p. 100. Bismarck, fondée en 1873 sur le North-Pacific-Railroad, a pris une telle importance qu'elle est devenue la capitale d'un comté; Kansas-City, qui ne comptait que 3,200 habitants en 1880, en a aujourd'hui 38,316, soit un accroissement de 1,097 p. 100; Tacoma, qui avait 1,098 habitants, en compte 36,006, et Spokane-Falls, dont la population n'était que de 350 habitants en 1880, en a 19,922 en 1890, soit un accroissement de 5,592 p. 100.

Cette tendance des colonies d'émigrants à s'établir sur le parcours des voies ferrées s'explique par les facilités de communication beaucoup plus grandes avec les chemins de fer qu'avec la navigation fluviale, surtout en Amérique, où le cours des rivières et des fleuves est si accidenté. Mais il y a une autre raison, d'ordre économique, qui a réglé cette marche de la colonisation dans le Nouveau-Monde et qui en accélère de plus en plus les effets : nous voulons parler du Homestead et des concessions de terres publiques aux compagnies de chemins de fer et aux particuliers. Par un acte du Congrès, qui remonte à 1850, le gouvernement fédéral con-

cède aux compagnies de construction des voies ferrées des zones de terres publiques sur lesquelles elles établissent la plate-forme de leurs lignes. Pour le dire en passant, c'est à ce régime de concessions gratuites que les États-Unis doivent leur immense réseau de 260,000 kilomètres, plus étendu que l'ensemble de tous les réseaux de l'Europe.

Le Gouvernement concède, non seulement la plate-forme de la voie, mais encore une double zone en bordure de la voie et par sections alternées dont l'État se réserve la moitié. Les compagnies rétrocèdent ces terrains à très bas prix aux émigrants, sans préjudice des concessions directes que le Gouvernement accorde lui-même, en vertu de la loi du Homestead, sur les sections en bordure de la voie qu'il s'est réservées. De 1850 à 1877, il a été concédé aux compagnies, en vue de la construction de chemins de fer, 35 millions d'acres de terres publiques, soit 14 millions d'hectares représentant presque le tiers de la surface de la France.

Population selon la couleur.

A chaque recensement, il est fait un relevé de la population de couleur qui réside aux États-Unis, principalement dans les États du Sud. Au census de 1870, le total des individus de couleur recensés était de 4,886,378 ; en 1880, il était de 6,580,793. Les bulletins du census de 1890 ne donnent qu'une statistique partielle, portant sur 18 États. Mais ces 18 États renferment les 15/16 de la population de couleur des États-Unis. Le chiffre accusé par le bulletin est de 6,996,166, résultat qui témoigne d'un accroissement progressif de la population de couleur, contrairement à une opinion couramment admise. Toutefois, la progression est moins rapide que pour la race blanche. Les 18 États dont les relevés sont complets comptent, en 1870, 4,556,190 nègres ; en vingt ans, il y a accroissement de 53 p. 100 pour la population de couleur, tandis que dans ces mêmes États, la population blanche s'est accrue de 72 p. 100 ; il est vrai que l'immigration jette quelques doutes sur la valeur de ce dernier chiffre.

Population indienne..

On compte au delà de 150 tribus d'Indiens vivant sur des territoires réservés ou à l'état nomade et répartis assez irrégulièrement sur toute la surface des États-Unis, mais principalement dans les États du centre, du sud et de l'ouest ; depuis longtemps ils ont été refoulés par la civilisation dans les États du nord et de l'est.

Il y avait un certain intérêt à faire le dénombrement de ces tribus sauvages, restes des populations primitives du Nouveau-Monde. Une loi spéciale du Congrès a réglé les détails de cette opération, qui ne s'est pas effectuée sans difficultés ni même sans dangers.

L'agent chargé de diriger ce travail, M. Thomas Donaldson, nous apprend dans son rapport (1), que, dans quelques tribus, les recenseurs, qu'on avait pris la précaution de choisir parmi les Indiens, furent mal accueillis. Dans l'Orizona, chez les

(1) 25th Census-Bulletin, janvier 1891..

Apaches, des troubles éclatèrent à la vue des registres de recensement que les indigènes prenaient pour des livres dont le contenu menaçait leurs croyances religieuses. Peut-être aussi y avait-il des appréhensions fiscales, d'autant plus que les recenseurs relevaient, non seulement les noms des Indiens, mais aussi l'étendue des terres cultivées, le nombre des têtes de bétail ; enfin, le recensement se faisait au lendemain de la prise d'armes des Sioux, qui s'étaient révoltés parce que le Gouvernement avait ouvert au *Settlement* une partie de leurs terres réservées sans leur accorder l'indemnité de 1,25 dollar par acre qu'ils réclamaient. Il y eut donc de l'agitation dans un certain nombre de tribus, et, à Moqui, un des agents du recensement fut arrêté et sequestré pendant quelques semaines.

Le rapport de M. Donaldson constate qu'en somme le census indien s'est achevé et a donné des résultats qu'on peut tenir comme satisfaisants. Ces résultats, qui seront prochainement publiés, portent sur la force numérique des tribus, sur le mouvement de leurs naissances et de leurs décès, leur genre de vie, le culte, le degré d'instruction, le langage. Sur ce dernier point, le rapport nous apprend que la langue indienne perd chaque jour du terrain, et M. Donaldson conseille gravement aux philologues qui s'intéressent aux idiomes indiens de se rendre sans plus tarder dans les tribus, avec un phonographe, pour fixer la phonétique de la langue des Apaches, des Nez-Percés et des Sioux, car cette langue est vouée à une extinction irrémédiable et prochaine.

Le total des Indiens recensés est de 269,273, dont 16,740 dans l'Arizona, 15,283 dans la Californie, 20,521 dans le New-Mexico, 19,845 dans le Dakota, etc. On en a recensé 34,675 qui reçoivent des rations du gouvernement fédéral et 131,274 qui vivent, en dehors de toute subvention, du produit de la chasse, de la pêche, de la culture pastorale, etc., mais qui sont soumis à une taxe ou qui sont taxables. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que le service indien figure pour une somme assez importante au budget des dépenses des États-Unis : 6,708,047 dollars pour 1890.

Population juive.

Le census de 1890 relève pour la première fois quelques détails sur la population juive établie aux États-Unis. Ce n'est pas un dénombrement complet, mais un simple essai de statistique vitale des Juifs américains en ce qui concerne la nuptialité, la mortalité et la natalité. Les données ont été recueillies par l'entremise officieuse d'un Israélite de Washington, M. Salomon, et mises en œuvre par le bureau de statistique vitale du département de l'intérieur. 15,000 familles israélites, représentant 60,630 individus, ont fourni des renseignements. Ce n'est là, très certainement, qu'une petite fraction de la population juive établie aux États-Unis.

Quoi qu'il en soit, il résulte des données recueillies sur ce champ très restreint, trop restreint, devons-nous dire, que la proportion des mariages serait de 7.4 p. 1,000, celle des naissances de 20.8 et celle des décès de 7.1 p. 1,000.

Les deux premiers chiffres sont conformes à ce que nous savons de l'état civil des Juifs établis en Europe : ils se marient peu, ils ont une faible natalité ; quant au chiffre de la mortalité, il nous inspire quelques soupçons ; il y a longtemps que la statistique, dans notre pays, a mis en lumière la vitalité remarquable de la race

juive. En Autriche, par exemple, où la population juive dépasse un million d'habitants, et où la distinction des décès par cultes a été faite pendant un certain nombre d'années, la mortalité était de 22 p. 1,000 chez les Juifs quand elle atteignait 33 p. 1,000 pour l'ensemble de la population : c'est le rapport de 2 à 3. En Russie (1), où vit une population israélite qui n'est peut-être pas inférieure à quatre millions d'individus, si l'on en juge par le nombre des naissances (92,877 en 1886), la survivance des garçons juifs à 20 ans est de 65.8 p. 100, tandis que, pour l'ensemble de la population russe, elle est de 53 p. 100, ce qui indique à coup sûr une différence de vitalité moindre qu'aux États-Unis. La table de survie qui accompagne la statistique juive des États-Unis donne 77 survivants mâles à 20 ans ; c'est, à très peu près, la survivance des garçons en Norvège, d'après la table de M. Kiaër (2). Or, la mortalité en Norvège pour la période considérée par M. Kiaër est de 16.9 p. 1,000, tandis qu'elle ne serait pour les Juifs américains que de 7.1. Il y a eu évidemment des omissions dans le recensement, et, tout en rendant justice au travail de M. King et du docteur Billings, nous devons faire des réserves sur la valeur des données qui leur ont été fournies.

Criminalité.

M. Wines, de Springfield, a été chargé, dans le census de 1890 comme dans celui de 1880, de la statistique criminelle, et il en a consigné les résultats sommaires dans le 32^e *Census-Bulletin*. Au 1^{er} juin 1890, on comptait 45,233 individus détenus dans les prisons des États-Unis pour des faits criminels. Ce chiffre se décompose ainsi : 13,027 blancs d'origine américaine, 15,598 blancs d'origine étrangère, fils d'étrangers ou étrangers eux-mêmes. Le census de 1890 ne nous fournit pas encore la proportion des éléments étranger et indigène pour l'ensemble de la population des États-Unis, mais il n'est pas probable que ce rapport ait sensiblement changé depuis le census de 1880 qui, sur une population blanche de 43,402,970 individus, donnait 28,480,226 indigènes et 14,922,744 étrangers ou fils d'étrangers. D'où il ressort que, sur 100,000 habitants de population blanche de chaque catégorie, on compte :

Criminels d'origine américaine	46
— étrangère	104

M. Wines insiste avec raison sur cet appoint considérable que l'élément étranger apporte à la criminalité des États-Unis et qui, à lui seul, suffirait pour expliquer certaines mesures restrictives prises dans ces dernières années par le Congrès en ce qui concerne l'admission de certaines catégories d'immigrants (3).

Ce n'est pas seulement aux États-Unis que cette remarque a été faite. M. Yvernès, dans ses substantiels rapports sur la justice criminelle en France, a fait ressortir depuis longtemps cette influence de l'élément étranger. Dans le compte de la jus ice

(1) Voir l'*Annuaire de l'Empire russe* pour 1886, publié par M. Trotnisky.

(2) *Livs og Dødstabeller*, p. xliiv. Christiania, 1888.

(3) Notamment l'acte du 8 août 1882 (*act to regulate immigration*).

criminelle pour 1887 (page xi) nous lisons : « Si l'on met en parallèle le nombre des accusés nés à l'étranger et celui des habitants de même origine, on voit que, sur 100,000 de ceux-ci, 40 comparaissent chaque année en cour d'assises. Le même calcul, fait pour les habitants d'origine française, ne donne que 10 accusés, soit quatre fois moins. »

On voit qu'en France la part contributive de l'élément étranger dans la criminalité est encore plus forte qu'aux États-Unis. Il est bien certain que, dans l'émigration de tous les pays, il se mêle des éléments qui ne sont pas d'une pureté irréprochable; et il faut avouer qu'en général ce qui va d'un pays à l'autre, pour y chercher fortune, n'est pas toujours le *dessus du panier* de la population.

Fortune et revenus.

Les bulletins du census parus à ce jour ne nous fournissent aucune donnée relative à cette partie intéressante de la statistique américaine. Mais, par une coïncidence heureuse, le gouvernement des États-Unis vient de publier le XXII^e et dernier volume du 10^e census, qui contient les données recueillies en 1880 sur quelques éléments de la richesse. Résumons ici les principaux chiffres de l'enquête de 1880 qu'on pourra utilement rapprocher de ceux de 1890.

Le territoire des États-Unis renfermait, en 1880, 4,008,907 propriétés (*farms*) d'une contenance moyenne de 70 acres (28 hectares), avec une tendance à la réduction des contenance, ce qui semblerait indiquer que les concessions de lots de 160 acres que le gouvernement fédéral accorde sur le domaine public, en vertu de la loi du Homestead, excèdent en général la capacité de travail des concessionnaires.

La valeur brute de la production agricole serait, en chiffres ronds, de 2,213 millions de dollars. Mais cette évaluation semble trop faible. Le rapport du commissaire de l'agriculture (1), établi sur des données très précises, porte le chiffre pour l'année 1878 à 3 milliards de dollars (15 milliards de francs), chiffre à rapprocher de celui de 13 milliards et demi que j'ai trouvé pour la production agricole de la France en 1878 (2). Il y a lieu de tenir compte de ce fait que les prix des céréales sont de 20 p. 100 plus élevés en France qu'aux États-Unis.

Le revenu brut de la production industrielle fut évalué en 1880 à 5,369 millions de dollars, soit 26,845 millions de francs. J'ai trouvé (3), pour la production industrielle de la France, le chiffre de 12 milliards et demi. L'écart des deux résultats tient d'abord à une production industrielle plus considérable en Amérique, mais, pour une part aussi, à la différence des salaires industriels dans les deux pays.

Le recensement de la force motrice employée par l'industrie manufacturière a donné les résultats suivants :

	NOMBRE.	FORCE en chevaux- vapeur.
Moteurs hydrauliques.	55,404	1,225,379
Moteurs à vapeur	56,483	2,185,458
Totaux.	111,887	3,410,837

(1) *Report of the commiss. of Agricult.* Washington, 1878, p. 27.

(2) Comptes rendus des congrès de l'Exposition universelle de 1878. Paris, Imprimerie nationale, t. VII

(3) *Ibid.*, p. 128.

On voit quelle large part occupent, aux États-Unis, les moteurs hydrauliques qui, dans la statistique des autres pays, figurent à l'état de quantité négligeable. Le professeur Swain, dans une intéressante brochure (1), qui résume les données industrielles du 10^e census sur les moteurs hydrauliques, relève les applications diverses de cette source d'énergie, qui va se développer sur une échelle encore plus large par l'admirable découverte du transport de la force à distance. M. Swain évalue à 110 millions l'économie réalisée rien que sur le combustible par l'emploi des moteurs hydrauliques.

En résumé, la force motrice employée dans les manufactures aux États-Unis représente une force de 3,410,837 chevaux-vapeur. Si l'on y joint celle des 29,398 locomotives utilisées par la grande industrie des transports en chemins de fer, lesquelles, à raison de 300 chevaux par machine, représentent une force de 8,819,000 chevaux ; si l'on y joint encore celle de la navigation à vapeur sur les mers, les fleuves et les grands lacs intérieurs et qui n'est pas moindre de 1,512,800 chevaux, on arrive à un total de 13,741,000 chevaux-vapeur, représentant le quart de la force motrice utilisée sur tout le globe.

Nous omettons forcément beaucoup de détails pour rester dans les limites restreintes de notre *Journal*. Comme on le voit, le census américain n'est pas seulement un dénombrement de la population, c'est un recensement général de toutes les forces productives des États-Unis : c'est un effort grandiose et tel qu'on pouvait l'attendre de la République fédérale ; mais il serait inexact et même injuste de prétendre qu'il est unique au monde et que les États-Unis sont la seule puissance qui dresse l'inventaire complet de toutes ses richesses. Sur notre continent et, en France en particulier, ce n'est pas à propos du recensement de la population et par une enquête unique et à jour fixe que l'on procède au dénombrement de toutes les forces économiques du pays, mais par une série d'enquêtes successives et distinctes, faites par les administrations ou par des hommes spéciaux.

Ces statistiques de détail ont en outre un caractère périodique, et ce n'est pas un mince avantage, à une époque de transformations et de progrès incessants, où l'on a besoin d'être renseigné promptement et sûrement. Toutes ces statistiques spéciales, au nombre de plus de quarante en France, sont publiées annuellement ou même mensuellement : toutes les données utiles en sont réunies et condensées dans ces intéressants *Annuaire statistiques* publiés, en France par M. Loua, en Italie par M. Bodio, en Russie par M. Troitnisky, en Angleterre par M. Giffen. Nous croyons que, par leur périodicité et la tenue à jour des phénomènes économiques, ces publications ne sont certainement pas inférieures à la puissante statistique des États-Unis, dont nous reconnaissons d'ailleurs toute la valeur.

(1) *Statistics of Water power, by prof. Swain, sp. agent of 10th census.* Boston, 1888.